



HAL
open science

L'apocalypse en revue : les Derniers Jours d'É. Berl et P. Drieu

Stéphane Chaudier

► **To cite this version:**

Stéphane Chaudier. L'apocalypse en revue : les Derniers Jours d'É. Berl et P. Drieu. Bruno Curatolo. La Chronique littéraire 1920-1970, Editions Universitaires de Dijon, p. 147-156, 2006, 978-2915552300. hal-01675057

HAL Id: hal-01675057

<https://hal.science/hal-01675057>

Submitted on 4 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : « L'apocalypse en revue : les *Derniers Jours* d'É. Berl et P. Drieu », *La Chronique littéraire, 1920-1970*, textes réunis par Bruno Curatolo et Jacques Poirier, Éditions Universitaires de Dijon, Dijon, 2006, pp 147-156.

Auteur : Stéphane Chaudier, université Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Pierre Drieu la Rochelle, Emmanuel, Berl *Les Derniers Jours*, revue, engagement, subjectivité

Résumé : Bimensuel intermittent, *Les Derniers Jours* comptent sept numéros, parus de février à juillet 1927. Les quatre premiers cahiers respectent le rythme prévu ; mais du 10 avril au 8 juillet ne sortent que trois numéros, les trois derniers. L'interruption des *Derniers Jours* serait strictement circonstancielle. Et pourtant, à bien examiner principes fondateurs de la revue, on se rend compte que le projet, malgré sa brillante mise en œuvre, comporte dès l'origine un vice caché. Pour faire durer *Les Derniers Jours, Cahier politique et littéraire*, il a sans doute manqué à Berl et Drieu une idée un peu claire du sens que pouvait prendre ce « et ». Certes, aucun des deux écrivains ne veut se soustraire à ces deux postulats essentiels, l'art et la politique ; mais comment les articuler ? D'une manière ou d'une autre, les sept numéros ne cessent de reprendre la question ; nulle réponse décisive ne surgit. D'où le sentiment légitime d'une déception, d'une dispersion. La fin de la revue n'était pas inévitable, loin de là, mais elle se comprend. Son mérite fut d'aborder un problème qui la dépassait, qu'elle ne pouvait résoudre, et qui était de fait celui de tous les écrivains de l'époque. Dialogisme assumé et tension philosophique du discours : ces deux traits rendent compte, semble-t-il, de la poétique des *Derniers Jours*. Mais l'essentiel est ailleurs ; Berl et Drieu ne peuvent concevoir l'histoire autrement que dans une relation fusionnelle, tour à tour asphyxiante et exaltée, avec leur propre moi. Nous sommes, pourraient-ils dire, la matière même de notre revue ; et ce faisant, ils voulaient être le sel de leur époque.

L'Apocalypse en revue : *Les Derniers Jours* d'É. Berl et P. Drieu

Bimensuel intermittent, *Les Derniers Jours* comptent sept numéros, parus de février à juillet 1927¹. Les quatre premiers cahiers respectent le rythme prévu ; mais du 10 avril au 8 juillet ne sortent que trois numéros, les trois derniers. Un rendez-vous avait pourtant bien été donné aux lecteurs pour « la réouverture de la chasse politique² » ; mais cet engagement ne fut jamais tenu. Quoique prise en commun, la décision viendrait de Drieu. Pour étayer son hypothèse, Pierre Andreu avance deux explications : marié à Olesia Sienkiewicz le 22 septembre, Drieu est amoureux ; il souhaite donner toute sa chance à sa nouvelle vie conjugale. Par ailleurs, il estime ne pas avoir encore produit l'œuvre qui le mettrait au niveau d'Aragon et de son *Paysan de Paris*. Il a donc besoin de temps³. Tout cela paraît très vraisemblable. L'interruption des *Derniers Jours* serait strictement circonstancielle. Et pourtant, à bien examiner principes fondateurs de la revue, on se rend compte que le projet, malgré sa brillante mise en œuvre, comporte dès l'origine un vice caché. Pour faire durer *Les Derniers Jours, Cahier politique et littéraire*, il a sans doute manqué à Berl et Drieu une idée un peu claire du

¹ *Les Derniers Jours, Cahier politique et littéraire*, reproduction de la collection complète de la revue, collection Pierre Minet, Paris, Jean-Michel Place, 1979, préface de Pierre Andreu. Nous abrégons désormais la référence en *LDJ*.

² *LDJ*, 7^e cahier, « À nos lecteurs », p. 24.

³ *LDJ*, « Préface », p. 7.

sens que pouvait prendre ce « et ». Certes, aucun des deux écrivains ne veut se soustraire à ces deux postulats essentielles, l'art et la politique ; mais comment les articuler ? D'une manière ou d'une autre, les sept numéros ne cessent de reprendre la question ; nulle réponse décisive ne surgit. D'où le sentiment légitime d'une déception, d'une dispersion. La fin de la revue n'était pas inévitable, loin de là, mais elle se comprend. Son mérite fut d'aborder un problème qui la dépassait, qu'elle ne pouvait résoudre, et qui était de fait celui de tous les écrivains de l'époque.

Le dialogisme revuiste

Comment rendre compte d'une revue, de sa cohérence, de son déploiement, de ses limites aussi ? Sans doute faut-il mettre au jour le principe dialogique qui la fonde. Drieu et Berl sont deux individualistes, au sens que Drieu donne à ce mot et qu'il applique à Maurras : celui-ci « ne peut reconnaître d'autorité que celle qui se forme en lui-même, dans sa conscience. Maurras est un protestant, comme tous les hommes modernes⁴ ». Ni Drieu ni Berl ne parlent pour défendre un parti, une institution. « Nous prétendons être libres » affirment-ils dans le « Prospectus ». Dans « La véritable erreur des Surréalistes », paru à la *NRF* le 1^{er} août 1925, Drieu s'avoue de droite, « républicain national, impressionné d'action française » ; mais en juillet 1927, il commente ainsi sa position : « je me disais de droite, par un scrupule qui, non sans ironie, imitait votre élan inconsidéré vers le Communisme [...] ; mais maintenant je trouve cette déclaration absurde, inefficace, et nullement fondée dans mon cœur. Je me fous du Capitalisme comme du Communisme⁵ ». Quant à Berl, il affirme : « je préfère en pratique la gauche à la droite ; mais je dois reconnaître que c'est là pure question de tempérament, vieille hérédité dreyfusiste⁶ ». Les deux hommes partagent le même dégoût des élites bourgeoises, des partis de gouvernement. Le regard qu'ils portent sur leur temps est apocalyptique. « Tout est foutu » déclare Drieu, dès la première phrase du premier numéro. L'idée revient ensuite comme un leitmotiv. Berl : « je suis vivant. Plus que tout, je hais les agonies qui se prolongent⁷ ». Il prédit que « l'Amérique née de la Bible mourra de la Bible avec des convulsions d'Apocalypse ». Et Drieu de conclure : « Il y a tout un monde qui est mort. Ce monde, c'est celui de la propriété [...] »⁸.

Aux grandes crises, les grandes métaphores. Mais le propre d'une apocalypse est d'être interprétable, par les initiés du moins. Ici, au contraire, le sens fait défaut ; il est donc à chercher. « Il n'y a plus une minute à perdre », lit-on dans le « Prospectus ». Et dix lignes plus bas : « Nous ne craignons pas de suspendre encore notre jugement, voulant le soumettre à la raison dont les examens sévères préparent seuls les longues actions ». Bref, l'apocalypse attendra. La contradiction éclate. Autant qu'un sentiment authentiquement éprouvé, l'urgence est un *topos* destiné à légitimer l'entreprise. On fonde une revue comme on fonde un empire, une ère nouvelle. Dans ce geste inaugural, le « revuiste » concentre l'énergie, la plénitude qu'il refuse au monde. Son discours ne peut être que rupture. Berl, que cite Pierre Andreu, le reconnaît : « Nous sentions bien que les commandes du progrès étaient lâchées, les hommes submergés. Mais nous le sentions sans y croire tout à fait⁹ ». L'intérêt des *Derniers Jours* tient donc moins à la métaphore apocalyptique, fût-elle fondatrice, qu'à la richesse polyphonique qui s'y fait jour. De fait, le dialogue s'instaure à de multiples niveaux. De cahier en cahier, le revuiste discute d'abord avec lui-même. Drieu fait ainsi varier différents points pour appréhender la réalité complexe de la guerre : « j'avais aimé la guerre parce que pendant quatre ans j'avais pu

⁴ *LDJ*, 4^e cahier, p. 4.

⁵ *LDJ*, 7^e cahier, p. 17.

⁶ *LDJ*, 4^e cahier, p. 9.

⁷ *Ibid.*, p. 10.

⁸ *LDJ*, 7^e cahier, p. 16.

⁹ *LDJ*, « Préface », p. 1.

rêver une action et agir assez pour que mon rêve me parût marcher sur ses pieds¹⁰ ». Quelques pages plus loin, dans le même numéro, la perspective change du tout au tout : « pour nourrir l'âme de la guerre, il faut pousser à fond le matérialisme des travaux de la paix moderne¹¹ ». Faute de comprendre que le présent « a atteint et corrompu la guerre, comme toutes les autres valeurs de la civilisation », Mussolini reste, selon Drieu, un naïf : « il pêche par ignorance¹² ». L'écrivain fustige les socialistes qui votent les crédits militaires. Dégoûté par leur impuissance à s'opposer à la guerre, il rappelle et célèbre le geste prophétique d'un paysan breton, Cozic, qui brisa la crosse de son fusil sur le sol. Avec son fruste camarade, il fut le seul à partager la révolte contre « cette folie collective, l'insensibilité imbécile de ce grand corps abstrait de régiment¹³ ». Dans sa « Troisième lettre aux Surréalistes », il revient pourtant sur « la magnificence de la camaraderie des armes¹⁴ ». Entre les différents sentiments qui le sollicitent, Drieu ne choisit pas ; il ne les hiérarchise pas. Face à un sujet douloureux comme l'est la guerre, le reproche d'incohérence est-il encore légitime ? Drieu est l'homme de l'impulsion non maîtrisée.

Plus conséquent, Berl approfondit sa conception de la révolution dans la série des articles qu'il lui consacre. Son enthousiasme est d'abord celui d'un intellectuel : « l'idée de révolution est l'unique terme par rapport auquel [...] une critique du monde contemporain est possible *a priori*¹⁵ ». Saisie comme un concept, la révolution permet d'identifier critique et radicalité : ce geste épistémologique en séduit plus d'un, aujourd'hui encore. Ayant affûté ses armes, Berl bataille dès le numéro suivant contre le réformisme d'un Léon Blum. L'analyse s'approfondit par une critique du machinisme moderne, commun au fordisme américain et au communisme stalinien, lequel « semble vouloir consolider le matérialisme capitaliste¹⁶ ». Dans son dernier article, Berl se fonde sur des arguments plus économistes : il dénonce « l'illusion libérale¹⁷ » selon laquelle le temps créé par les gains de productivité bénéficie au travailleur : quelle liberté attendre, en effet, d'un loisir passé à consommer ce que produit la machine capitaliste ? Par ses injonctions, la société de consommation aliène jusqu'au temps libre. Et Berl de conclure : « Je crois qu'il faut que l'homme se défende. Sérieusement¹⁸ ». Au dialogue avec soi-même s'ajoute la discussion avec l'*alter ego*. C'est ainsi que la question du capitalisme nourrit le débat entre les deux collaborateurs : « Drieu exige du capitalisme qu'il avoue ses principes quand, par ailleurs, Drieu reconnaît qu'il n'en a point¹⁹ ». La formule de Berl fait mouche : elle témoigne en faveur de l'affirmation selon laquelle « les deux rédacteurs de ces cahiers sont absolument indépendants l'un de l'autre²⁰ ». Mais les voix qui se font entendre dans les *Derniers jours* ne sont pas uniquement celles de Berl et Drieu. Berl discute les thèses de la gauche réformiste. Le deuxième cahier s'ouvre par un appel amical lancé à Blum : « je vois quelques-unes des difficultés entre lesquelles le socialisme navigue ; ne peut-il les résoudre qu'en sacrifiant l'esprit de révolution ? » La revue s'inscrit ainsi dans l'actualité du débat politique. Mais la discussion tourne court. C'est un autre intellectuel qui relève le gant. Fernandez ayant réagi dans le numéro du 15 mars de la revue *Europe* aux positions révolutionnaires des *Derniers jours*, Berl engage avec lui un dialogue nourri portant sur « les rapports de l'intellectualisme et de la politique²¹ ». Le cahier 5 publie la lettre où Fernandez

¹⁰ *LDJ*, 2^e cahier, p. 4.

¹¹ *Ibid.*, p. 12.

¹² *Ibid.*, p. 12.

¹³ *LDJ*, 5^e cahier, p. 4.

¹⁴ *LDJ*, 7^e cahier, p. 1.

¹⁵ *LDJ*, 1^e cahier, p. 10.

¹⁶ *LDJ*, 3^e cahier, p. 6.

¹⁷ *LDJ*, 7^e cahier, p. 22.

¹⁸ *Ibid.*, p. 23.

¹⁹ *LDJ*, 3^e cahier, p. 5.

²⁰ *LDJ*, 3^e cahier, p. 12.

²¹ *LDJ*, 4^e cahier, p. 11.

s'explique ; Berl lui donne la réplique dans le 6^e cahier. Le premier s'affirme « socialiste réformiste²² » : il soutient les luttes de l'ouvrier ; il lui fait confiance pour défendre ses droits. En revanche, en tant qu'intellectuel, il estime avoir à témoigner de la prééminence de valeurs qui échappent au prolétaire. La notion de « personne » est l'une d'elles. Pour Fernandez, la vie intérieure mérite d'être défendue, car elle est la recherche exigeante d'un accord toujours précaire entre « ses sentiments, ses actes, sa pensées²³ ».

La revue met en œuvre une stratégie fondée sur la division du travail : si Berl se charge de l'aile gauche, Drieu, lui, ferraille sur sa droite. En décembre 1926, la condamnation de l'Action française par le Pape et l'acceptation *de facto* du fait républicain créent une immense surprise. Drieu pressent les recompositions en cours : les catholiques animés par la fibre sociale iront vers la gauche ; reste à attirer les athées, déçus par les erreurs politiques de Maurras. Très habilement, Drieu se sert d'un futur pour rendre compte d'un présent avéré et ne pas heurter de front les sympathisants de l'Action française : « Maurras n'osera pas se dresser [...], il s'efforcera au contraire [...], il espèrera encore vivre d'un malentendu qui le tue ». La critique prend aussi la forme d'un conseil bienveillant : « Il pourrait profiter de sa propre expérience [...]»²⁴. S'ouvrant par une « Consolation à Maurras », le quatrième cahier porte l'estocade. Drieu critique sévèrement la doctrine du vieux Maître ; il l'interpelle par un « vous » qui est celui d'un sympathisant devenu accusateur public. Individualiste et anarchiste de tempérament, Maurras n'aurait cessé de se brider par son positivisme monarchique et son inféodation à des institutions périmées : « Comme vous Maurras, nous avons tous rêvé de ces grandes fables mortes²⁵ ». Du strict point de vue littéraire, si Berl exécute Massis et ses très conservatrices *Réflexions sur le roman*, Drieu, lui, se charge de susciter un dialogue avec les Surréalistes. Il porte, comme il se doit, sur la question de l'engagement littéraire et du salut, du sens de la vie.

Conduit avec habileté, ce dialogisme revendiqué compense en partie le nombre très réduit des signatures et l'impression de monotonie qui pourrait en découler. Si la revue se conforme à la posture avant-gardiste de la radicalité, elle n'en reste pas moins ouverte aux autres : elle suscite leur présence faute de souhaiter ou d'obtenir leur collaboration. La recherche de la variété passe aussi par la diversité de ton et ou de genre des articles. De ce point de vue, le premier numéro offre un équilibre que les autres cahiers ne parviendront jamais à égaler. Les six textes qui le composent font alterner de vastes synthèses et des commentaires plus ponctuels, s'attachant à des faits précis. Rendant compte des « mystères financiers » d'un journal de gauche, *Le Quotidien*, Berl pose de manière aiguë la question de la survie d'une presse libre en France. Le silence de la NRF sur le *Paysan de Paris* est dénoncé ; la politique étrangère de Briand est critiquée. Mais par la suite, l'essai l'emporte sur le commentaire de l'actualité. Les dissertations se font de plus en plus longues. Berl et Drieu reconnaissent ce travers, après s'être justifiés : « ce n'est pas de l'information que vous attendez de nous – mais une certaine idéologie. [...] Nous ferons le bilan de notre idéologie. Puis nous pensons suivre de plus près le développement des faits et des partis²⁶ ». Ainsi se dégage ce qui fait l'originalité de cette revue : faute de rendre compte de l'actualité littéraire et politique, elle présente un témoignage exemplaire sur la manière dont deux puissantes personnalités s'efforcent d'éclairer, sinon de transcender, les contradictions de leur temps. Le dialogue le plus prenant est donc celui qui se noue entre Berl, Drieu et leur époque.

²² LDJ, 5^e cahier, p. 11. Voilà comment Fernandez conçoit le réformisme : « on considère la révolution comme une des modalités possibles de la conquête du pouvoir par le prolétariat, mais certainement pas comme sa condition absolue » (*Ibid.*, p. 11).

²³ *Ibid.*, p. 12.

²⁴ LDJ, 2^e cahier, p. 7.

²⁵ LDJ, 4^e cahier, p. 5.

²⁶ LDJ, 7^e cahier, p. 24.

La revue, entre littérature et philosophie

Ambitieuse, l'expérience des *Derniers jours* cependant prit fin ; le bilan annoncé ne fut pas rendu public. On peut le regretter. Le lecteur d'aujourd'hui peut-il juger de la pertinence d'une telle entreprise ? Marquer les moments de lucidité et les inévitables aveuglements, voilà qui requiert, à tant d'années de distance, beaucoup de prudence. Certes, le talent et la passion des deux auteurs invitent à leur faire crédit du don de prophétie, ce qui est déjà un signe de l'intérêt qu'on éprouve à lire la revue, presque quatre-vingts ans après sa parution :

Maintenant l'effort des Russes [...], c'est de rejoindre la Capitalisme, non pas le petit Capitalisme bourgeois de France et d'Angleterre, arriéré ou imitateur, mais le grand Capitalisme d'Amérique [...]²⁷.

L'opposition de deux capitalismes rend encore un son très actuel. La Russie de Poutine, la Chine d'après Mao ne sont-elles pas la preuve éclatante de la justesse du diagnostic ? Et pourtant, ces lignes de Drieu lui sont inspirées par le contexte soviétique de la NEP, à laquelle Staline met fin deux ans après, en 1929. Il semble donc plus raisonnable de préciser la nature du rapport que chacun des deux locuteurs construit avec son temps. Leur position d'analyste politique ne se sépare pas de leur statut d'écrivain. La littérature semble pourtant inadéquate à l'objet qu'ils se proposent : « devant les problèmes que nous essayons en vain de résoudre par la littérature [...], nous nous sentons pressés et acculés²⁸ ». Impuissance de la littérature ? C'est néanmoins des écrivains comme eux que Berl et Drieu espèrent attirer dans leur revue. De quelle autorité l'écrivain peut-il se réclamer ? Berl permet de le comprendre. Il oppose fermement « culture » et « pensée ». « La culture n'est pas la pensée, mais en un certain sens le contraire de la pensée : ce qui fut de la pensée et qui a cessé de l'être²⁹ ». La culture est le signe distinctif de la classe bourgeoise. En cela, elle est haïssable : « elle pousse l'esprit dans le sens de sa plus grande tentation qui est de n'aimer dans les choses que le souvenir qu'il en a ». Héritiers de cette culture, les écrivains se sentent saisis par la nécessité de s'en défaire : « la culture vaut surtout par l'acte de l'esprit qui s'en libère³⁰ ». C'est de ce geste émancipateur dont témoigne la revue. Elle montre le travail de la pensée allant au-devant du monde, autant pour le comprendre que pour se débarrasser à son contact de la gangue conservatrice de la culture. L'autorité de l'écrivain est d'ordre éthique : elle tient à la pureté de ses intentions plus qu'à une compétence dûment constituée.

À vrai, dire l'écrivain qui souhaite prendre parti ne doute guère pouvoir le faire : « nous avons une tâche : celle de penser l'époque où nous vivons [...]. Créer une pensée neuve, s'il se peut³¹ ». Berl précise que « les drames intimes ne peuvent être mis en question que dans la mesure où ils naissent des drames sociaux et les reflètent³² » : certes, mais à quelles conditions cette adéquation recherchée se produit-elle ? Les problèmes politiques, sociaux, économiques, ne se laissent pas toujours appréhender par l'écrivain. Drieu l'admet : « je me demandais si mon idée que le grand capitalisme pourrait briser le nationalisme, n'est pas une simple fantaisie d'intellectuel qui lance des chimères dans un monde politique qu'il ignore³³ ». Ce soupçon à l'égard de sa propre parole n'est pas assez fort pour invalider la démarche qui fonde la revue. Deux croyances garantissent à l'écrivain sa capacité à intervenir dans le champ du débat public. La première est la valeur de vérité affectée aux représentations littéraires elles-mêmes. Du

²⁷ *LDJ*, 1- cahier, p. 3.

²⁸ *LDJ*, « Prospectus ».

²⁹ *LDJ*, 2- cahier p. 7.

³⁰ *Ibid.*, p. 8.

³¹ *LDJ*, 6- cahier, pp. 3 et 4.

³² *LDJ*, *id.* p. 2.

³³ *LDJ*, 5- cahier, p. 5.

capitalisme, Berl dit que « loin de détruire la presse, il l'infecte, mais l'accroît. Loin de détruire le Parlement, il en développe la puissance³⁴ ». Or ce capitalisme corrompé opposé au capitalisme régénérateur de Drieu se fonde sur les peintures que Morand consacre à ce « Peuple de courtiers internationaux et interlopes, pègre humaine la plus vile qu'on ait vue depuis les Eunuques des Empires orientaux³⁵ ». Ennemi de la culture, c'est pourtant sur sa culture littéraire que Berl se fonde pour rendre compte du monde. L'écrivain mobilise aussi sa culture philosophique. Une revue comme *Les Derniers Jours* ne serait pas possible si ses rédacteurs n'étaient détenteurs d'un savoir spéculatif dont le prestige disciplinaire assure à l'écrivain l'illusion d'une maîtrise intellectuelle du réel.

Rien de plus frappant en effet que l'armature philosophique du discours dans *Les Derniers Jours*. Le petit nombre de cahiers et de collaborateurs permet de mettre au jour ce trait sans doute caractéristique de la revue de l'entre-deux-guerres : le déploiement de la pensée se fonde sur le jeu des concepts hérités de la tradition scolaire ; il permet à l'écrivain de se porter au-delà de son champ naturel, celui de la critique littéraire. En ce qui concerne *Les Derniers Jours*, l'opposition structurante est celle de l'esprit et de la matière. Berl et Drieu sont en effet à la fois des spiritualistes et des réalistes. Ils combattent toutes les formes de matérialisme : le positivisme de Maurras ou le marxisme, lesquels font advenir la valeur politique en se fondant sur le jeu de forces strictement matérielles. Par ailleurs, récusant l'idéalisme constructiviste de Kant, ils croient tous deux à la possibilité de l'esprit de s'incarner dans le monde et de se laisser appréhender par la raison. On peut ainsi, me semble-t-il, rendre compte de la complicité intellectuelle entre Berl et Drieu sans nier leurs différences. Cette convergence tient en effet moins à ce qu'ils disent, au contenu énonciatif de leurs articles respectifs, qu'au point de vue qu'ils portent sur le monde, lui-même informé par les mêmes schémas philosophiques, les mêmes grandes options qui s'offrent à l'esprit.

L'enjeu de la pensée politique de Berl est de défendre la possibilité d'une adhésion à l'idée de révolution sans se compromettre avec les communistes :

De ce krach, qui profitera ? Le communisme ? Je ne puis pas lui faire confiance tant qu'il semble vouloir consolider le matérialisme capitaliste. S'il s'agit de fabriquer des automobiles en série, je crois plus à Ford qu'à Staline³⁶.

Berl est donc un hégélien. Il reconnaît en la Révolution une « irruption³⁷ » de l'Esprit. La conception marxiste de la révolution reste selon lui étroitement matérialiste : il s'agit de confisquer le machinisme capitaliste au seul profit du prolétariat. Pour Berl au contraire, la révolution fait advenir un nouvel ordre de l'Esprit : « s'il n'a aucune réalité objective en dehors de moi, s'il n'y a de réel que ma personne [...], toute secousse révolutionnaire » s'avère en effet inutile³⁸. Ce réalisme métaphysique fait de la révolution un objet de foi : « on attend précisément de la Révolution ce qu'on n'a point reçu de Dieu : un miracle, un événement réel qui vous déborde³⁹ ». En cela, Berl n'est pas très éloigné de la première utopie surréaliste, à ceci près qu'il demande à un événement historique (et non à la poésie) de réaliser le rêve d'une libération totale de l'esprit, le déferlement « d'une vague de rêves⁴⁰ ». Empruntée à Aragon, l'expression marque assez le lien avec la famille surréaliste. « Je voudrais que [...] vous m'octroyiez tout au

³⁴ *LDJ*, 3^e cahier, p. 6.

³⁵ *LDJ*, 3^e cahier, p. 6. Le portrait que fait Berl du « jeune Européen » produit par le capitalisme de son temps s'autorise de clichés littéraires explicitement avoués : « “Chéris” de la Finance, de la Politique, du Journalisme, destinés, comme celui de Colette, à finir dans le boudoir d'une cocotte ruinée, entre une prise de cocaïne et la photo d'une vieille femme [...] ». Et plus haut : « les femmes qu'ils fréquentent, ce sont les biches épuisées d'Abel Hermant ».

³⁶ *LDJ*, 3^e cahier, pp. 6-7. Pour ce qui est des automobiles, on peut penser que Berl ne se trompait guère.

³⁷ *LDJ*, 4^e cahier, p. 9.

³⁸ *LDJ*, 6^e cahier p. 2.

³⁹ *LDJ*, 4^e cahier, p. 12.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 11.

moins la possibilité *a priori* d'une Révolution qui apporte au monde un peu plus que la dictature de Boukharine, les discours de Cachin et une législature favorable aux groupements syndicaux⁴¹ ». Cette concession demandée à Fernandez marque à la fois la force et la limite de cette pensée. Berl défend non politique mais une mystique de la Révolution ; à cela, très justement, Fernandez avait déjà répondu : « je reproche à l'intellectuel Berl de faire dépendre la renaissance de la spirituelle d'une révolution dont il ne se dissimule pas lui-même la nature équivoque⁴² ».

La théorie du roman contemporain esquissée au cahier 5 se fonde sur le même socle spéculatif. Berl juge Massis coupable de myopie philosophique. Le critique catholique s'en tiendrait à une vision platement historiciste du roman ; il réduit le romanesque à l'évolution du héros, à la succession des causes et des effets. Le réaliste qui croit tenir la vérité – celle de son personnage et celle du monde dont il est la partie ou le reflet – ne fait qu'exhiber une convention : il prend le monde pour sa représentation, sans percevoir à quel point elle est datée. L'idéalisme de Proust a, selon Berl, ruiné cette conception du temps romanesque. Le narrateur ne saisit que des fragments. Par ailleurs, l'analyse psychologique, qui reposait sur la croyance entre l'adéquation des signes et des choses, n'est plus possible : toute vérité sur soi se dérobe dans les replis du discours. On comprend pourquoi les romanciers contemporains n'ont d'autre solution que d'ouvrir leur récit à la poésie : poésie descriptive ou lyrique. Avec ses aubépines et ses clochers, Proust aurait montré la voie. Et Mauriac ? N'est-il pas le parfait contre-exemple ? Non sans brio, Berl le définit comme un idéaliste incapable d'assumer son idéalisme radical. Mauriac ne croit en effet qu'à la réalité de la conscience solitaire. Mais le drame exige des rapports de force. Mauriac essaie donc de représenter ce en quoi il ne croit pas. Il est l'antithèse de Dostoïevski, qui, lui, est un vrai réaliste : non au sens de Massis, bien sûr. Dostoïevski pense que de l'Esprit existe, qu'il se divise en forces qui s'incarnent et s'opposent dans des personnages consistants.

Pour Berl, littérature et politique s'appréhendent donc en termes métaphysiques. Rien n'est, en apparence, plus éloigné du tour d'esprit de Drieu : « Je ne suis pas calé en métaphysique, mais une espèce d'honnêteté et de maladresse me fait chercher jusque dans cette région-là le fondement de mes opinions⁴³ ». Habile polémiste et fin psychologue, Aragon relève lui aussi ce trait qu'il décoche au détracteur des Surréalistes : « le vrai, ce qui t'irrite, c'est l'incapacité profonde où tu es, d'accéder au concept⁴⁴ ». Comment lui donner tort ? Drieu admire les Surréalistes d'avoir écrit « le salut pour nous n'est nulle part » alors même qu'il les loue d'être des « hommes pour qui écrire est action, et toute action la recherche du salut ». « Aux hommes comme vous », il convient dit-il « de chercher et trouver Dieu ». Inacceptable pour les Surréalistes, l'exhortation à chercher Dieu voisine avec l'invitation à profiter de « cette vie », « à jouir largement de notre esprit, de notre cœur, de notre corps⁴⁵ ». On comprend que Drieu se soit entouré, pour mener l'aventure des *Derniers Jours*, d'un solide dialecticien comme Berl. De fait, dans la revue, Drieu use des mêmes catégories que son ami. En politique, il est spiritualiste : il appelle de ses vœux un capitalisme régénéré, conscient de lui-même, apte à mettre en œuvre le communisme⁴⁶ et à faire advenir une « renaissance spirituelle⁴⁷ ». Dans sa tentative de synthèse sur la Patrie, il refuse de se « représenter les états spirituels comme conditionnés par la matière⁴⁸ ». Il envisage l'histoire comme la rencontre de l'âme d'un lieu (la patrie) et l'âme d'un corps (la race). Toutes deux incarnent l'esprit divisé et réunifié. Mais

⁴¹ *LDJ*, 6^e cahier, p. 3.

⁴² *LDJ*, 5^e cahier, p. 11.

⁴³ *LDJ*, 6^e cahier, p. 4.

⁴⁴ *NRF*, 1^{er} septembre 1925, p. 383.

⁴⁵ *NRF*, 1^{er} août 1925, pp. 166-171.

⁴⁶ *LDJ*, 1^{er} cahier, pp. 2 et 3.

⁴⁷ *LDJ*, 2^e cahier, p. 10.

⁴⁸ *LDJ*, 6^e cahier, p. 4.

quoique définies comme des idées éternelles, les patries n'en ont pas moins une histoire, au cours de laquelle elles dégèrent. D'abord reconnues instinctivement, elles se fixent ensuite dans des formes (les œuvres d'art) qui expriment la conscience qu'en ont les génies. Les Patries sont donc la source de l'art, de la culture. Puis elles se figent : seul l'acier des canons qui les défend donne encore l'illusion de leur solidité. À lire ces divagations, on partage le point de vue de Crémieux : Drieu « construit de hâtifs systèmes » et se berce de « déductions bien enchaînées comme d'autres se bercent la nuit pour se rassurer⁴⁹ ». De fait, dans sa « Troisième lettre aux Surréalistes », Drieu avoue : « je n'attache pas une importance décisive aux appuis que les poètes cherchent périodiquement dans la technique métaphysique⁵⁰ ». Or la critique qu'il adresse aux Surréalistes se fonde précisément sur argument métaphysique : ils ont trahi leur idéalisme radical qui fait de la pensée une action absolue, puisqu'elle crée par la parole le monde dont elle parle⁵¹. De lui-même, il dit : « j'agis, je décris la vie, j'aide la vie à s'exprimer », ce qui implique une continuité spirituelle entre le sujet et le monde. Pour Drieu, l'art est « quelque chose d'urgent, de direct » : il met l'artiste, cet « homme de sensibilité lyrique et de songerie psychologique⁵² » aux prises avec l'urgence et la difficulté de penser. Pris par le vertige d'idées contradictoires, Drieu voit en l'art le lieu où l'esprit prend conscience de sa propre fragilité ; la création est en cela consubstantielle au sentiment permanent que Drieu se fait de lui-même et de la vie.

Pour conclure

Dialogisme assumé et tension philosophique du discours : ces deux traits rendent compte, semble-t-il, de la poétique des *Derniers Jours*, de sa cohérence idéologique et stylistique. Mais l'essentiel est ailleurs ; il réside dans l'énergie qui combine ces deux dispositifs langagiers en une création originale, malgré les lieux communs politiques et littéraires que cette revue, comme toutes les autres, inévitablement recueille. Cette énergie, Crémieux nous permet d'en appréhender la figure. Rendant compte des *Derniers Jours* – et ne s'intéressant qu'à Drieu – il remarque qu'il « emmêle d'une façon inacceptable l'analyse de son moi et l'analyse de son temps⁵³ ». Dès 1921, dans l'incipit d'*État civil*, Drieu s'interrogeait en termes semblables : « Saurai-je un jour raconter autre chose que mon histoire ? » L'écrivain inquiet, Drieu, le critique sévère, Crémieux, dégagent à leur insu ce qui fait le charme agissant des *Derniers Jours*. Berl et Drieu ne peuvent concevoir l'histoire autrement que dans une relation fusionnelle, tour à tour asphyxiante et exaltée, avec leur propre moi. Nous sommes, pourraient-ils dire, la matière même de notre revue ; et ce faisant, ils voulaient être le sel de leur époque. Cette illusion, si c'en est une, ne manque pas de noblesse.

⁴⁹ NRF, 1^{er} novembre 1927, p. 675 et p. 672.

⁵⁰ LDJ, 7^e cahier, p. 9.

⁵¹ Ibid. p. 8.

⁵² Ibid. p. 4.

⁵³ NRF, 1^{er} novembre 1927, p. 673.